

Jean-Michel Calvez

STYx

EXTRAITS :
Prologue, chapitre 1

Imaginaires

Collection dirigée par Lucie Chenu et Eric Martini

Éditions Glyphe

85, avenue Ledru-Rollin – 75012 Paris

www.editions-glyphe.com

Émetteur Organisation pour la Gestion des Ressources Éloignées
Destinataire Milas Godfrey
Objet Performances annuelles, production de minerai stratégique
Mots-clés Contrôle de gestion
Statut Note interne – Confidentiel – Diffusion NET seulement /
circuit protégé

Après examen attentif de vos derniers bilans, je note que les performances de votre colonie restent très en deçà des objectifs annuels de production que l'Ogre vous avait notifiés, et ce, sur l'ensemble des minerais concernés. En conséquence de vos médiocres résultats, des trains de vaisseaux-soutes ont dû être différés ou même annulés, au départ du terminal minéralier Terre. Cela cause des ennuis de gestion et d'optimisation des ressources de transports qui, à la longue, s'avèrent très gênants.

Certes, je connais l'origine de ces aléas chroniques. S'ajoutant à vos rapports mensuels d'activité, nos émissaires ont tous fait un rapport circonstancié sur la cause de tout cela. Ils ont aussi identifié avec vous quelques pistes de solutions, dont l'application est laissée à votre initiative locale. Notamment, celle consistant à exploiter au mieux l'aide de la police coloniale (qui vous est acquise, j'y ai veillé en personne). Cependant, malgré les messages d'alerte, et l'assistance de l'Ogre, je constate que ces soucis regrettables de production persistent, si j'en crois les derniers bilans que je viens d'obtenir.

À cause des risques encourus, réels ou présumés, à visiter votre colonie, et de leur impact sur la clientèle, l'Ogre a déjà dû se résoudre à supprimer toutes les lignes touristiques desservant cette planète, d'où un manque à gagner supplémentaire sur ce secteur d'activités.

STYx

Domage. Les monts Kearsen s'étaient forgés une réputation dans toute la galaxie, de même ordre que nos chutes du Niagara ou notre Grand Canyon et certains se désolent que cette merveille soit désormais inaccessible à la visite. Mais il n'y avait guère d'alternative, d'autant plus qu'il s'agissait d'une destination assez atypique, destinée aux passionnés d'extrême et aux trekkers endurcis plutôt qu'à la majorité des touristes recherchant repos, plage et exotisme standard.

Comme vous vous en doutez, tout cela s'additionnant et obérant nos bénéfiques, la situation est devenue critique avec le temps. Nos actionnaires exigent des explications que l'Ogre ne peut leur fournir et, avant cela, exigent que cesse au plus vite ce qu'ils considèrent comme du laxisme, de la mauvaise volonté, voire de l'incompétence de notre part à restaurer l'ordre.

Je vous rappelle donc, une dernière fois, que vous êtes mandaté pour tout mettre en œuvre afin que cesse au plus vite cette situation. Quoi qu'il en soit, une ultime mission d'observation sera envisagée prochainement, afin d'examiner avec vous les mesures à prendre, et les issues possibles. Il n'est pas exclu, vous le comprendrez aisément, que l'une d'elles soit de vous remplacer à ce poste, dans la mesure où les objectifs personnels que l'Ogre vous avait assignés lors de votre nomination n'ont jamais pu être atteints, malgré nos relances.

Espérant, bien entendu, que je n'aurai pas à mettre en œuvre des mesures aussi extrêmes.

Signé Howard Conlon, Administrateur/Sous-directeur exécutif
de l'Ogre

Nota: ayant toujours apprécié votre sens du devoir, Milas, je souhaite sincèrement, à titre personnel, que vous trouviez une solution à cette situation. Sachez que, pour ma part, ma confiance vous reste acquise. Cela étant, comme vous vous en doutez, ce sont nos actionnaires qui décident, au final.

STYx

Récit d'Orfeu

Musidancer

JE SUIS ENTRÉ DANS LA BULLE AVEC UNE HEURE D'AVANCE, faveur due à ma carte de presse. Au guichet, la fille m'a considéré d'un drôle de regard, soupçonneux, blasé. Puis la carte verte et jaune à logo a insufflé dans ses pupilles un soupçon de vie. Une seconde, pas plus. Avant qu'elle ne m'oublie.

J'étais le premier. Debout, j'ai fermé les yeux, testé l'endroit, son *altitude* émotionnelle. L'espace-bulle se ressent comme une odeur ténue ou un écho mental entêtant. Puis j'ai rouvert les yeux, à cause du bruit en arrière-fond. Deux techniciens vêtus de noir peaufinaient les réglages de sono, y injectant des fréquences de test. En équilibre instable sur un échafaudage, un autre bidouillait au plafond une rangée de spots laser télécommandés. Il sifflotait en boucle un air jazzy, mais s'arrêta net sous l'attaque d'une ligne de basses – un dernier essai? – dont l'impact tellurique me fouailla le ventre.

Je m'assis au premier rang. Les types me lancèrent des coups d'œil en coin mais ne dirent rien, me prenant pour un VIP : un proche de Keith, un assistant de son imprésario – voire l'un de ses médecins...

L'alignement des travées était en forme de croix, autour du plateau surélevé de la scène où il officierait. L'une des

exigences de Keith, avec la perfection du réglage des éclairages métalaser et de la sono. Pourquoi une croix ? Délire incarné, symbole mystique, ou rappel de sa déchéance physique parachevée ? S'il y avait là un soupçon de mise en scène, il s'y ajoutait une exigence d'équilibre visuel et acoustique, de perfection formelle, tant pour doper sa transe que pour répondre à l'attente de ses spectateurs d'un soir.

La symétrie recherchée était à l'image du plateau : circulaire, le spectacle n'ayant pas d'axe privilégié. Keith en serait l'unique pivot et, par ses gestes, l'origine géométrique au sein de l'espace-bulle. Dès lors, n'existerait plus d'autre référentiel que son corps-totem. Rien que lui sur la scène centrale où se succéderaient ses figures *multi-sensorielles* – multimédia, disent les branchés. Aucun mot n'aurait su rendre *l'étendue* émotionnelle d'une performance où le spectateur payait pour l'émotion brute, presque brutale tant il était mis à mal.

Pas d'avant-scène. Le spectacle sera panoramique, total, spatial, mental. Keith allait jusqu'à exiger des spectateurs qu'ils complètent les travées dans un ordre préservant l'équilibre des branches, afin de garantir une balance idéale de l'acoustique et des *échos en retour* ; afin que, tel un Christ en croix, il ressente les quatre directions de la sphère spatiale où serait bue sa souffrance, dont il était l'épicentre vivant, survivant. S'il souffrait (cela, nul n'en doutait), il s'abreuvait du fluide de sa propre souffrance et en récupérait l'écho renvoyé par la salle, telle une bête blessée à mort par la flèche d'un chasseur, qui boirait son propre sang s'épanchant sur ses flancs et y trouverait la force nécessaire à poursuivre sa course. Pour un temps.

Keith est un prénom, c'est aussi devenu *son* nom de scène. Il n'en a plus besoin d'autre, pour le peu de temps qui lui reste à vivre. Et il n'y a qu'un Keith, pour moi et pour ses fans. Depuis que me fascinent son inconcevable fragilité et sa fin pressentie, je connais l'histoire de sa carrière, de sa vie, et ce qu'il en a fait. Son ancien nom n'a plus d'importance, ce n'est déjà plus qu'une anecdote de fan à conserver en archives figées, déjà mortes, avec ses enregistrements tridi. Je les ai tous.

STYx

Il y a eu un autre Keith, célébré lui aussi pour sa relation presque charnelle avec son art : Keith Jarrett. Certains affirment que là est l'origine de ce prénom monosyllabe claquant, que Keith, celui-ci, se le serait réapproprié, le mettant en lumière tel un hommage à l'autre Keith, le pianiste, alors qu'il n'était qu'un obscur *musidancer*, avant STYx. Jeu de sonorités, de références ? Ça se tient, bien que l'autre Keith, au vingtième siècle, se contentait, semblait-il, d'un jeu au piano plus expressif que la moyenne, dont on a prétendu qu'il ne s'arrêtait pas à ses mains, mais accompagnait la musique de son corps (et de la voix, parfois), par excès de lyrisme, sorte de débordement mystique face au jaillissement fabuleux des notes entre ses doigts, quasi séminal.

Keith Jarrett suivait la musique, il l'accompagnait, mais ne faisait guère que cela lors de l'acte de création. À l'opposé, malgré STYx, Keith *est* la musique, et la danse, et la lumière, et la vie. Il est art, lui, et ce qu'il fait de lui-même, sans interface : il n'y a plus de piano, ni de musique préalable à son acte, ni de rythme imposé à son corps ni à ses doigts. La musique ? Il l'engendre, il *est* le tout à la fois : danse et musique, espace et son. Univers sculpté à ses dimensions en temps réel. Éternel en somme, temps suspendu dans la bulle.

Son modèle est mort, comme ses enregistrements audio que personne n'a plus, ou alors ailleurs, sur Terre, chez une poignée de fans. Mais pas ici. Et Keith le *musidancer* a surpassé son modèle ; il n'y a plus qu'un Keith que tous reconnaissent sous ce nom, par-delà la galaxie. Comme il n'y a jamais eu qu'un Caligula, un Napoléon, un Christ dans l'histoire du monde.

Les hommes en noir ont disparu, retranchés derrière les consoles pour d'ultimes contrôles. Et les premiers spectateurs arrivent un à un – souvent seuls, guidés par deux Lutines presque nues. Elles ne portent sur le corps qu'une cape ample, et sur la peau gris-jaune-rose de leur visage un loup de théâtre en simili velours, avec bordure de dentelle noire à la vénitienne. Une fantaisie de Keith ? Non, je penche plutôt pour une astuce érotique et niaise du producteur, destinée à vendre quelques places supplémentaires sur la foi de l'image

STYx

sulfureuse de Keith, ou sur celle du cul gracieux des ouvreuses, visible à chacun de leurs mouvements sous leur cape trop légère.

Ce soir, je n'aurai aucun mal à différencier ceux qui sont venus pour Keith de ceux qui sont là pour l'odeur de soufre et pour les sexes à fleur de cape. Plus ardu serait de déterminer qui, dans sa chair, connaît STYx et l'a ancré dans les tripes. Tout comme Keith.

Un homme vient de s'asseoir dans l'autre travée, celui-là porte la marque, authentique, terrible : STYx. Je savais qu'il y en aurait, qu'ils seraient les premiers à venir remplir la salle, comme s'ils craignaient de manquer ça, ce climax, avant de disparaître, bientôt. Ce sont eux qui perçoivent le mieux les ressorts internes de ce que parvient à accomplir Keith sur scène, et pourquoi il le fait.

L'homme est venu en avance, donc. Il n'a pas porté le moindre regard concupiscent sur la Lutine, pas vu sa cape qui danse sur son cul d'enfant-jouet, ni prêté attention à sa voix flûtée d'annonce de terminal d'astroport. Il voulait seulement une place au premier rang. Voir Keith, le boire, c'est tout. L'homme est grand mais tassé, comme replié, à l'instar d'un vêtement trop longtemps coincé dans le fond d'une valise et qui aurait... Non, pas replié, brisé plutôt, c'est un être brisé. Peau trop blanche, joues mangées déjà, et l'on devine les jambes trop maigres sous la toile du pantalon. Elles le porteraient à peine, sans la chimie, et sans le *timbre*. Bien que discret, rien de plus qu'une ombre rectangulaire ton sur ton, j'ai noté le timbre clair apposé sur la base du cou. La marque médicale de STYx, qui n'empêche pas d'en crever mais joue, un peu, avec l'élasticité du temps. Si peu. Illusion. Jusqu'à ce que ça casse, forcément, lorsque le corps usé, à bout, ne parvient plus à se soutenir lui-même, telle une marionnette sans fil.

L'homme s'est effondré sur son siège. À ce stade intermédiaire du mal, je pense qu'il dispose encore d'à peu près tous ses moyens : voir, entendre, au moins ça. Sinon, il ne serait pas là, sinon il ne marcherait même plus. D'un regard, il a dû juger

STYx

que je n'étais rien pour lui : banal, sain, normal. Loin du STYx, de la fin du voyage. Un voyeur en somme.

S'il savait ! S'il savait ce qu'il en est !

D'autres sont arrivés, après lui. Les Lutines les conduisent, gestes gracieux, érotiques juste-ce-qu'il-faut ; faire voler la cape, quelques mots très doux susurrés à l'oreille : « Si vous voulez bien accepter cette place ? » Politesse lissée, accent suave, caoutchouteux, sans aspérité, élégance de façade, manières de putes de luxe incapables cependant d'assumer ce rôle jusqu'au bout, leur cul. Ceux qui portent les stigmates de STYx les évitent, se rassemblent d'instinct sur la travée nord, où elles ne s'aventurent pas. Je ne l'ai appelée *nord* que par convention, à mon propre usage, pour ce qu'implique ce mot glacé, pour le frisson qu'engendrent ces silhouettes marquées par STYx qui se regroupent là, ne s'y déployant que sur un axe. Nord. Banquise. Glace. Silence... Mort. Tous sont silencieux, impatients aussi, mais à l'intérieur seulement. Ils savent. Pour eux, il n'y aura qu'un concert de Keith, unique. Il y en aura certes d'autres, plus tard, ailleurs, mais eux ne seront plus là pour y assister. Peut-être morts ou sinon incapables de se déplacer seuls, ce qui reviendrait au même. À la condition que Keith lui-même survive. Mais lui tiendra plus longtemps qu'eux.

Les autres spectateurs se rangent à mes côtés, puis derrière moi. Travée sud, travée est, travée ouest, en alternance – le nord est réservé. Un ballet savamment orchestré par les deux Lutines qui jouent des bras ou des fesses, tout en douceurs et en rondeurs, et ne laissent pas s'instaurer le désordre dans les rangs. Malgré tout, un léger murmure circule sous la bulle. Ambiance de préconcert, habituelle.

Sauf que le nord, isolé dans son mutisme hiératique, n'y participe pas.

Il n'y a dans la bulle aucun spectateur Lutin, bien qu'ils soient curieux de tout, ou presque. Sans doute n'est-ce à leurs yeux qu'un spectacle issu d'une civilisation décadente, conçu pour elle et par elle, une perversité culturelle importée qui ne

STY_x

les concerne pas, et ne peut en aucune façon les passionner. Seuls les humains, ces étrangers aux mœurs complexes et dépravées, sont parvenus à ce stade de leur évolution intellectuelle où il leur faut ce genre de spectacle, cette soif d'autre chose, de *jamais vu*, et de jamais éprouvé; quitte à souffrir un martyre intérieur, dans leur transe extatique pervertie.

Un technicien balance un ultime essai de spot d'un vert émeraude éblouissant, puis polychromatique, qui se divise, balayant la scène dans sa trajectoire à angles droits – ou s'agit-il d'un signe de croix dessiné dans l'espace? – avant de disparaître, aspiré par l'ombre, là-haut. S'ensuit un «OK» murmuré, côté consoles cette fois. Infime drone subacoustique qui rayonne, issu de murs entiers de polyphaseurs tapis dans la pénombre. Électrique, sismique. Est ouest nord sud, polyrotation de phase. La technique est OK, *maestro*. Keith peut survenir.

Mais il n'est pas là. Pas encore. Cela fait partie du spectacle. Faire durer, haleter, ne même plus respirer. Le désirer, lui, dans l'orgasme léger de l'attente. Car il faut mériter Keith, il faut que la surprise soit préservée. D'où ce choix de l'instant propice, choix qui est le sien, sa liberté. Je consulte ma duomontre, je sais qu'ensuite, je n'y penserai plus pendant la durée du spectacle. Il est vingt-neuf heures, ici. Soit dix-neuf heures vingt, transcrit en «standard terrestre». Léger retard. Je chasse de mes pensées l'image impie des Lutines. Préparation, mise en condition, ultime purification de l'âme, stress, léger: première émotion du spectacle.

Et Keith est là, soudain. Ils ont usé d'un projecteur à *lumière noire* – ou à anti-matière, ou à je ne sais quoi – qui permet d'occulter tout un volume d'espace par projection d'un rayon bizarre; rayon lui-même invisible à l'œil nu, afin de parfaire l'illusion. Keith est là. J'ai en mémoire des images de son dernier concert, deux mois plus tôt. Et je possède ses triCDs plus anciens, où il n'est qu'à peine atteint par le mal, où il est encore *intact* pour qui n'y prêterait pas attention – ou, qui sait, parce que l'holobande aurait été retouchée avant le montage final? Ils ont pu faire ça, pour lui.

STYx

La lumière noire l'abandonne comme à regret, de bas en haut, lent fondu enchaîné du vide sur son corps émacié. Strip-tease, silence nu, absolu : à l'est, à l'ouest, au sud. Même immobile, son corps à lui seul est spectacle, attente douloureuse. Une croix. J'ai cru déceler une modulation sourde suintant du mur nord. Mais c'est trop tôt, il n'aurait pas procédé ainsi. Ce n'est pas son style, sans doute s'agit-il d'un accès d'émotion incontrôlé, ou d'impatience, qui aura échappé à des lèvres soudées par la tension. Ou serait-ce un accès de souffrance, une pique insidieuse dans la salle, STYx frappant en plein concert, qui aurait franchi la barrière du silence ? Car on ne choisit pas son enfer, il s'impose à vous, il choisit l'instant, et l'intensité, il est tout puissant, et sans pitié.

Keith leva faiblement un bras : parodie de son propre mal, ou de sa vitalité déclinante. Lentement. Son bras décharné dessina un orbe lent, vaguement inhumain, détaché de son corps par une touche subtile de cette lumière noire dont il jouait comme de caches optiques. Sa tête se détacha, cueillie par un effet identique, horizontal cette fois. Elle apparut double, puis triple, traitée en écho par une sorte de hacheur de phase. J'avais vu d'autres spectacles, j'en savais juste assez des mystères et des pouvoirs occultes de la technique qui parvenait, parfois, à susciter l'émotion, à la doper, à l'arracher par la force au néant et à l'ombre.

Il se figea, ouvrit la bouche. Naquit une onde acoustique d'origine indéterminée, qui lui sortait peut-être de la gorge ; du moins le ressentait-on ainsi. Un micro-canon avait-il capté une plainte, infime mais réelle, émise par lui ? Ou n'était-ce qu'un bio-implant contrôlant les synthétiseurs en arrière-plan, un accord dissonant arraché aux polyphaseurs ? Peu importe. Je sentis une onde me traverser, plus d'extase que de pitié, mais de même impact. Comme de fondre dans son jus, dans sa propre peau, de pleurer un être cher ; comme de perdre la vie soi-même, quelque part au fond de soi. Perdre, ou renier, en une seconde, toutes les étapes de son passé, jusqu'à l'instant présent. Et oublier tout le reste, à la fois.

STYx

Le *musidancer* déploya ses bras, étendant dans l'espace son corps retrouvé, intégral, qu'avait abandonné la caresse chirurgicale de la lumière noire; à coup sûr un bio-implant, cette fois. Deux ondes contraires (ou déphasées?) envahirent l'espace, pilotées en fréquence et en spectre par l'angle d'ouverture de son coude amaigri. Son bras s'ouvrait, puis se réalignait, lentement. Déchirement. Attraction, répulsion, expansion infiniment lente, mais infiniment inharmonique. Caresse-ciseau triangulaire, aiguë. Projection lente, transcription atonale d'une géométrie inédite de la souffrance.

La tension des bras tendus à l'horizontale mourut sur un étrange accord brisé, soutenu par une longue nappe liquide, d'une pureté tellurique. Superposition des angles initiaux, suivie d'un accord parfait. Magma de pur cristal. Légèreté, et *gravité* à la fois. Masse, comme d'être écrasé sous un bloc de quartz. Je n'avais toujours pas vu son visage, fasciné que j'étais par l'horizon redessiné et imposé par ses bras, écrasé par la frontière hypnotique qu'ils tendaient à travers l'espace. Derrière moi, un spectateur eut un hoquet, tel un vomissement réprimé *in extremis*. J'en vis un autre sortir, au dernier rang, à l'ouest. Déjà! Et je portai ma main à mon front, mon propre coude se pliait, recopiant à mon insu le même geste simple. Je suais, j'étais bien. Keith était divin ce soir, mais ça, je le savais déjà. J'étais venu pour lui. Et pour Silvo.

Keith doit consacrer une grande part de ses cachets – l'intégralité, dit-on – à lutter et à traquer la bête immonde tapie dans son corps, dans ses veines, dans sa tête. Tout autre que lui en serait mort, déjà. Mais quand la médecine officielle ne peut plus rien, l'argent est encore là. Pour un temps. Keith est célèbre, riche immensément, malgré sa trajectoire météorique. Car, face à STYx, c'est encore trop peu que l'argent, toutes les richesses de l'univers réunies ne pourraient que retarder l'échéance, guère plus. Keith n'est qu'un survivant. Il le sait, et sans doute est-ce là ce qui lui confère la grâce.

Je rejetai très vite l'idée sordide de fric mêlé à STYx, qui avait afflué malgré moi, avec le calme revenu sur la scène. Pensées indésirables, parasites. Déjà mortes, étouffées.

STYx

Keith luisait. Son visage était de glace fondante. Il s'accorda une seconde de pause, un temps de grâce pour la salle avant de réattaquer, plus fort encore. Je savais qu'il était très fort, ce soir. Plus fort que STYx, le temps d'une danse à armes égales avec l'espace de la bulle et le temps qui fuit. J'aperçus les timbres qu'il portait sur les côtés du cou, mis en évidence, tel un bijou, par un pinceau de lumière. Comment pouvait-il supporter deux timbres sans hurler, sans s'effondrer sur place, sans tomber foudroyé sur la scène ? Que lui avaient fait les médecins ? Qu'avait-il acheté, avec son argent, pour que son corps de glace fragile supporte cela sans exploser, littéralement ? Deux timbres, ou plus encore, sous les bras – sous la peau ? Qui pouvait dire...

Keith jouait, se jouait de son mal, jouait avec, en usait tel un *avantage*. Son corps était une croix, un théâtre de l'instant, un terrain d'expériences inédites, il lui faisait jouer des trucs impossibles, il improvisait, le sculptait, le tordait, pâte malléable à l'extrême, insensible à la douleur physique et aux pires sévices qu'il s'infligeait sans un cri, dans une tentative d'absolu esthétique. Et c'était une torture que de le voir seulement, immobile, entre chaque passe. Alors, que dire du reste, d'assister à ça, quand il bougeait... On racontait que certains avaient craqué lors de ses spectacles, que STYx les avait rattrapés, éliminés sans pitié, que seuls les monstres restaient en vie, supportaient sans défaillir cette croix exposée, ceux qui étaient imperméables à STYx, ceux qui étaient capables de le supporter et venaient, qui payaient pour voir, pour entendre, éprouver, souffrir avec lui.

Keith se tassa sur la scène, marionnette de chiffons, sous-marine, dont on aurait coupé les câbles et qui s'écroulerait lentement sur elle-même, emportée dans la grâce ondulante de courants invisibles. Simulacre de mort, à nouveau. Fascination tissée par ses bras, ses doigts. Pas de courants, pourtant, sous la bulle : c'étaient ses muscles, eux seuls, qui vibraient dans l'air noir comme un mirage, une brume de chaleur, une évaporation secrète. Un tremblement. Ou une peur refoulée ?

Il se leva, à nouveau touché par le symptôme prémortel, raidi, solitaire comme jamais, au centre exact de la scène. Pivot. Aux quatre angles cardinaux de la bulle s'insinuaient des sons de cordes jouées en sourdine, lents à l'extrême, comme perçus en arrière-plan d'un rideau d'arbres imaginaire. Plaintes de violoncelles, grimaces lasses de contrebasses. Et lui, debout, nu, blanc dans la lumière blanche, avec ses mains trop longues prolongeant l'onde souple de ses bras en croix. Celles-ci éteignirent les cordes nées de l'ombre, une à une, se dépliant avec une grâce mortifère pour jeter le silence alentour, comme on sème. Keith, ses mains ouvertes.

Quelqu'un pleura. Je ne savais pourquoi. Puis je vis. C'était à cause du visage de Keith. Impassible, tête penchée sur le côté, yeux fermés, orbites puits d'ombre, des cratères de lune. Et ses mains... Je n'avais pas remarqué ses mains. Une goutte de sang perla à la jonction entre main et poignet : main gauche, puis main droite, dans un bruissement de cordes grinçantes, coupantes, tendues à craquer. Syn-strings. Altos acérés, puis *cellos* à nouveau, plus graves ; comment faisait-il ça ?

Mon voisin eut un mouvement violent. Incongru. Son bras me déroba une seconde de Keith, de ce Keith-là. Sacrilège ! Et les poignets de Keith saignaient, et le sang coulait sur la scène, visible désormais, un goutte-à-goutte *rythmé* par une pulsation acoustique synchrone, comme si elle sourdait en écho à chaque goutte tombée. Polyphaseurs en bourdon désaccordé. Quelques spectateurs n'avaient encore rien noté, fascinés par le visage et lui seul, ancrés sur lui, comme murés. Ses yeux, clos.

Et Keith attendait. Qu'ils voient, qu'ils comprennent. D'autres bougeaient – ceux qui avaient vu ses poignets – ils murmuraient, hésitant entre sortir et... Mais que faire d'autre ? Vomir sur place ? Comment Keith *se* faisait-il cela ? Comment osait-il ?

Je compris, tout à coup. Deux lasers parallèles descendaient de la rampe, là-haut, d'une finesse de toile arachnéenne, quasi invisibles dans l'ombre. Deux scalpels jaillis du néant, deux couteaux de lumière pure transperçaient ses poignets, jusqu'au

STYx

sang. Keith ne bougeait pas. Keith ne sentait rien. STYx. Keith ne pouvait rien ressentir si le mal, en lui, était assez grand pour s'étouffer lui-même, et s'éteindre, comme le feu éteint le feu, parfois. Et c'est nous qu'il transperçait. Une femme cria, à l'est. Mon voisin sortit d'urgence – en fait, il fuyait – me masquant à nouveau la scène. Il ne supportait donc pas la vue du sang? Pourquoi, alors, était-il venu? Ne comprenait-il donc rien? Qu'il s'en aille!

Je perçus, d'un coup, le rôle des Lutines nues et de cette mise en scène grossière. Elles sont là pour jouer les hôtes d'accueil à la sortie de la salle-bulle, et non à l'entrée, consoler pendant le spectacle, rassurer le client qui s'enfuit. Petites filles dénudées et si douces, petites mères au sein accueillant, à la cape entrouverte. Cajoler les victimes de Keith pour qu'ils reviennent, qu'ils sachent.

Keith immobile, bras tendus. Sang et croix. Keith venait de reproduire le symbole de la chrétienté, du Christ lointain des Terriens, du moins une partie d'entre eux. Une religion cent fois plus ancienne que la présence de l'homme sur ce monde. Le sang du Christ, le corps de Keith. Certains ici ne le connaissaient pas, ce Christ des Livres anciens, recréé sous le flux des lasers parallèles. Ils sortaient pourtant, ils fuyaient, mis à mort par le don de Keith qui, pourtant, leur offrait si peu de son sang. Ils ne comprenaient pas et pourtant, ils fuyaient.

Quant à moi, si je venais voir Keith, c'était pour d'autres motifs. Comprendre Silvo, analyser en profondeur les ressorts intimes de ma curiosité face à Keith, à sa douleur sublimée telle une forme d'art suprême : réussir sa sortie et en imprégner, en éclabousser la face de la planète, par sa beauté. Telle une Crucifixion de Lucas Kranach, une piéta baroque, ou un monstre difforme issu de l'univers gothique de Bosch, le génie maléfique. Keith était déjà au-delà du médical, du biologique, et au-delà du Mal ; il venait d'ailleurs, comme d'une autre planète, d'un autre déséquilibre entre Bien et Mal que celui des Écritures ou de la morale. Il était un *habitant du Fleuve* venu délivrer le douloureux message qu'une forme de *sur-vie* restait possible, là-bas, très loin de nous.

STYx

Mais Keith n'avait plus peur, jouant de ce détachement suprême comme d'une arme ou d'un déguisement, d'un accessoire de saltimbanque, nous défiant de sa grâce immortelle, inaccessible, démesurée. Il était l'étendard du STYx, il n'était qu'un plongeur suspendu, un habitant du Fleuve des morts.

Un survivant provisoire. Un mort en sursis.